

même, nous pourrions dire que, de même que les lampes des soldats de Gédéon ne parurent dans leur éclat qu'après qu'on eût entre-choqué et brisé les vases d'argile dans lesquels on les avait renfermés, ainsi la vertu de la femme et de la fille de Pierre brûlèrent d'un éclat d'autant plus vif que leur pauvre humanité était plus courbée sous l'infortune, leur corps plus exténué par la misère, et leur cœur plus brisé par l'affliction.

Cependant, un nouveau chagrin semblait quelquefois abattre la jeune fille ; mais il passait comme un nuage sur son front, sans échapper, toutefois, à l'œil vigilant de sa mère, et bientôt son visage s'illuminait d'une sérénité calme qui ne venait pas évidemment de consolations terrestres.

Tandis qu'elles étaient assises l'une à côté de l'autre en silence et travaillant, un soupir échappait à l'enfant, une larme roulait furtivement à terre ; mais, un instant après, ses mains retombaient sur ses genoux, elle levait ses regards vers le ciel, un doux sourire illuminait son visage et ses lèvres remuaient comme si elle eût conversé avec une personne placée près d'elle. Dans ces circonstances, sa mère se gardait bien de lui adresser la parole et elle la contemplait avec une admiration mêlée de terreur, persuadée que l'enfant était en communication intime avec un monde meilleur.

Un jour enfin, elle lui demanda ce qui occupait ainsi son esprit.

— Je ne veux rien vous cacher, mère chérie, répondit la jeune fille. La vérité est que je puis à peine supporter la pensée de voir approcher le terme où expire ma consécration d'après votre vœu, et où je devrai quitter mes blancs vêtements pour reprendre ceux du monde.

— Et pourtant, ma fille, reprit la mère, il vaut mieux pour nous qu'il en soit ainsi ; tu es maintenant assez forte pour pouvoir aller travailler aux champs, et cela ne serait pas possible avec les vêtements que tu portes maintenant. Je ne puis pas non plus y aller en te laissant seule à la maison. Et il faut pourtant que nous travaillions de plus en plus, car...

Elle s'arrêta, parce que ce que qu'elle allait dire eût été un reproche pour son mari, et elle ne voulait pas prononcer ce reproche. Mais ses larmes expliquèrent sa pensée. L'enfant répliqua :

— Oh ! je ne refuse pas de travailler, et je ne crains pas de paraître ce que je suis : une pauvre petite paysanne. Mais il me semble qu'en quittant ce vêtement religieux, je serai plus exposée aux dangers et aux tentations du monde et que peut-être je perdrai quelque droit à la protection de la Reine du ciel, dont j'étais plus particulièrement l'enfant jusqu'ici... Mais il est temps, mère chérie, que je vous fasse connaître l'offrande que j'ai faite à Dieu la nuit même où, pour la première fois, il s'est absenté de la maison. Bien des fois je suis retournée devant l'autel, et là j'ai bien des fois demandé la grâce de ne jamais déposer ma robe blanche et de pouvoir la porter sans tache jusque dans ma tombe, et de plus...

Elle hésita et ajouta tout émue :

— J'ai demandé à Dieu de prendre ma vie en échange de la conversion de mon père et de son retour à la vertu. Je puis espérer que ma prière a été exaucée et mon offrande acceptée.

La pauvre mère fut profondément troublée en entendant ces mots, et elle se hâta de reprendre la parole.

— Prends garde, ma fille, prends garde de tenter le ciel ! Puisse le bon Dieu exaucer nos prières pour ton pauvre père, mais non à cette condition... Cependant, ajouta-t-elle après un moment de réflexion, je ne vois aucune raison de craindre ce malheur, car malgré nos souffrances, jamais tu ne m'as paru plus forte et mieux portante.

Il fut néanmoins convenu, à la fin, entre la mère et la fille, que, dans la matinée de l'anniversaire du vœu, elles se rendraient de très bonne heure à l'église, afin de pouvoir rester quelques heures en prière à la lueur de la lampe sacrée que l'enfant aimait tant, avant de recevoir la communion en action de grâce ; puis la jeune Marie quitterait sa robe blanche pour prendre

le vêtement grossier des paysannes, et elles reviendraient toutes deux à la maison.

Une fois ces préliminaires arrangés, et après avoir obtenu l'assentiment du prêtre, qui devait laisser l'église ouverte pour elles, elles s'abstinrent mutuellement de revenir sur ce sujet : seulement, on voyait que la pensée n'en quittait pas Marie, qui s'occupait à préparer la robe blanche qu'elle devait mettre une dernière fois comme consacrée à Dieu, afin que la blancheur et la pureté en fussent parfaites, tantôt à tresser des guirlandes de fleurs choisies pour en couronner, comme dernière offrande, l'image de la Vierge sa patronne.

Mais il faut que nous détournions encore une fois nos lecteurs de la contemplation des vertus de la mère et de la fille pour raconter la coupable conduite de l'infortuné Pierre, et le leur montrer à la fin plongé dans le plus profond abîme du crime et de la dégradation.

Le mois qui devait être le dernier mois du crime d'après la promesse faite à Pierre par les contrebandiers, était expiré. Le jour était arrivé que devait suivre la nuit fatale, et Pierre n'avait pu encore pénétrer le secret du coup qui serait frappé dans cette nuit.

Cependant tout ce qui valait la peine d'être emporté était préparé dans la maison de ses complices pour une fuite rapide, et des mules étaient prêtes pour transporter leurs bagages et leur famille de l'autre côté de la frontière. Quant à lui, il n'avait pris aucune mesure pour fuir ou pour se mettre à l'abri des poursuites de la justice.

Et ce n'était pas seulement parce qu'il ignorait tellement la nature du crime à commettre, qu'il ne pouvait savoir ce qui conviendrait le mieux pour s'échapper, surtout avec l'embarras de sauver sa famille ; c'était surtout parce qu'il était indifférent sur les conséquences, et qu'il s'inquiétait à peine de ce qui pourrait en résulter.

En proie au remords, à la honte et à une amère douleur, il aurait préféré la prison, les galères ou l'échafaud à sa situation présente ! Que lui importaient les conséquences et les dangers ? il était assuré qu'après ce crime, il serait enfin délivré de l'esclavage qui pesait sur lui, et cela lui suffisait.

Cardinal WISEMAN.

A suivre

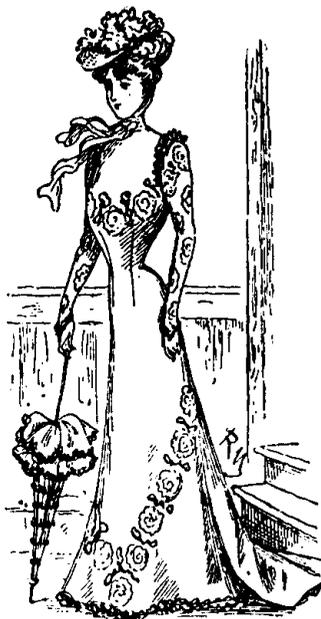
COURRIER DE LA MODE

CE QUI VIENT DE PARAÎTRE

Notre premier modèle est en soie, rouge assez vif, se décolletant sur une chemisette de veloutine d'un ton un peu plus clair. La broderie est noire, formant encadrement au corsage et au bord du tablier, ayant devant la façon d'une demi-tunique. Les manches sont également brodées, mais, comme le reste, à même l'étoffe, sans transparent.

L'ombrelle est rouge, garnie de tulle noir, et on remarquera le chapeau bergère en paille de riz noire, couvert de géraniums rouges et orné en dessous de touffes de géraniums roses et blancs.

C'est en mélangeant habilement les teintes qu'on arrive à obtenir des effets très heureux et souvent



nouveaux. Des brides de tulle rose disposées derrière le chapeau, viennent se nouer en écharpe sous le menton. Ajoutons que l'ornement de la robe se complète par un marabout de chenille noire, cousu au bas de la jupe et en épaulettes. Naturellement ce modèle peut se faire en étoffe bon marché comme le voile et se garnir de dentelle de Chantilly imitation. Avec ces matériaux ordinaires on arrivera à un effet presque aussi réussi.

N'oublions pas les fillettes, pour lesquelles on brode, dans les magasins spéciaux pour costumes d'enfants, de délicieux barèges de teintes claires à semis de petits bouquets.



Notre dessin 2 représente une robe en forme, ornée de deux volants en forme égale, le tout brodé de bouquets de myosotis sur fond gris fumé. Le barège très clair est posé sur une doublure de petite soie rose glacée de blanc. La capeline est garnie très simplement de velours bleu étroit. La robe de bébé, dessin 3, est en popeline bleue à pois de velours rouge. Elle est coupée d'une seule pièce en forme et se porte sur une chemisette de Liberty uni.

Le chapeau est garni d'ailes et de gros nœuds de taffetas. — (Extrait de *La Saison*.)

A CHACUN SA SPÉCIALITÉ

Souvent, il arrive que des hommes dépourvus d'instruction religieuse ont la manie de parler de religion et de s'établir docteurs.

Or, étant ignorants en ces matières, ils en parlent comme des aveugles des couleurs.

Un religieux étant avec des officiers dans une voiture publique, ceux-ci se mirent à parler des choses de religion et en firent le sujet de leurs plaisanteries.

Le religieux, qui les avait écoutés sans rien dire, fit tomber à son tour la conversation sur les choses de la guerre.

Il prétendit que les armes anciennes l'emportaient sur les nôtres, qu'on avait eu tort de supprimer les boucliers, que l'arc et le javalot dont on se servait anciennement valaient mieux que les fusils et les canons.

Enfin, il parla d'une manière si ridicule, que les officiers ne purent s'empêcher d'éclater de rire.

— Messieurs, dit-il alors, c'est ainsi que vous avez parlé de la religion. Nous ne nous rendons jamais plus ridicules qu'en voulant parler de choses qui ne sont pas de notre ressort. C'est surtout vrai en fait de religion. Je ne devais pas parler de stratégie, ni vous de matières religieuses.

Il avait raison.